Entretien avec Denis Lachaud

« L'idée de départ pour *J'apprends l'allemand* n'était pas du tout l'Allemagne, ni même les langues ; c'était d'écrire un roman sur la place du silence dans l'héritage familial »

Louise SAMPAGNAY

ERLIS, Université de Caen Normandie

Résumé : Cet échange avec Denis Lachaud sur la place de l'apprentissage des langues dans ses romans, en particulier *J'apprends l'allemand* (1998), met en évidence la porosité entre autofiction et biographie langagière au sens où on l'entend depuis les années 1980 dans le champ de la didactique des langues. Trois problématiques centrales sont abordées dans l'entretien : d'abord, la construction fictive d'une enfance entre les langues, et la prise de conscience par l'auteur d'un plurilinguisme familial réel mais oublié ; ensuite, la représentation de la limite en littérature plurilingue, liée à la dimension arbitraire de la frontière politique et culturelle ; enfin, les recoupements entre hétéronormativité et monolinguisme en regard de l'homosexualité et du plurilinguisme, et leurs représentations chez des personnages adolescents.

Mots-clés : autofiction, autobiographie, biographie langagière, amitié franco-allemande, apprentissage scolaire des langues, représentation des langues, homosexualité en littérature, hétérolinguisme

Abstract: This discussion with Denis Lachaud on the place of language learning in his novels, in particular *J'apprends l'allemand* (1998), highlights the porosity between autofiction and language biography as it has been understood since the 1980s in the field of language didactics. Three central issues are addressed in the interview: firstly, the fictional construction of a childhood between languages, and the author's awareness of a true, though forgotten multilingualism within his family history; secondly, how limits are represented in multilingual literature, and how they are linked to the arbitrary dimension of political and cultural borders; thirdly, the intersections between heteronormativity and monolingualism with regard to homosexuality and multilingualism, and how these intersections are embodied in adolescent characters.

Keywords: autofiction, autobiography, linguistic autobiography, French-German friendship, language acquisition at school, language memoirs, homosexuality in literature, multilingualism

Louise Sampagnay : Votre premier roman *J'apprends l'allemand,* est paru en 1998 chez Actes Sud. Il a été réédité à plusieurs reprises, notamment dans la collection Babel junior. Alternant entre première, plus rarement deuxième mais aussi troisième personne, vous y narrez l'histoire d'un jeune garçon français, Ernst, dont les deux parents sont

Allemands. Installés en France après la Seconde Guerre mondiale, ils ont proscrit tout usage de la langue allemande à leurs deux fils. La réédition du roman en littérature jeunesse, chez Babel junior, signifie-t-elle que lorsqu'on narre l'itinéraire d'un enfant et d'un adolescent pris entre plusieurs langues, on ne saurait finalement le faire qu'à destination des jeunes… malgré quelques passages très crus concernant la découverte d'une intimité puis d'une sexualité adolescente ?

Denis Lachaud : Ernst choisit de « faire allemand première langue » et c'est sa professeure d'allemand, lors du premier cours de sixième, qui lui apprend que son prénom signifie « sérieux ». Chez Actes Sud, *J'apprends l'allemand* est sorti en grand format, puis en Babel junior. Cela m'avait surpris qu'on me le propose, effectivement. L'accès à la pornographie, notamment pour les adolescents, n'était pas le même qu'aujourd'hui à la fin des années 1990. Or, le roman contient des descriptions de découverte de l'intimité puis d'une sexualité homosexuelle à l'adolescence entre Ernst et son correspondant allemand, et les descriptions sont assez crues. La réédition destinée à un jeune public n'est pas un de mes choix ni une de mes demandes !

L.S. : Pour de jeunes germanistes en particulier, *J'apprends l'allemand* fonctionne comme une invitation à entrer dans la question des langues et de l'altérité, et la découverte d'une sexualité homosexuelle peut en être une métaphore. Cependant, d'un point de vue stylistique, le texte est très accessible, ce qui là aussi peut expliquer pourquoi le roman allait être un succès éditorial et connaître des rééditions auprès d'un public adolescent.

D.L. : Je suis au départ comédien, puis j'ai commencé à écrire. J'ai alors écrit du théâtre. Quand on écrit du théâtre, à mon avis, c'est forcément dans l'idée d'être joué. Je faisais partie d'une compagnie et on était tous auteurs, metteurs en scène, comédiens. Le fait d'écrire était lié à un résultat public. Quand j'ai eu l'idée de *J'apprends l'allemand*, je me suis dit que ce ne serait pas, cette fois, une pièce de théâtre. D'emblée, j'avais l'idée de publier ce roman, ce qui n'est pas le cas de tout le monde… Je voulais que ce soit là aussi relié à un résultat public, mais différent, sans me rendre compte à l'époque que la question du mélange des langues jouait un rôle dans ce changement de perspective dans la réception !

L.S. : En didactique des langues, la notion de biographie langagière indique la richesse du lien entre récit de soi, littéraire ou non, et plurilinguisme. Qu'il y ait ou non dans vos romans *J'apprends l'allemand*, puis *J'apprends l'hébreu* [publié en 2011] une dimension autofictionnelle voire autobiographique, vous avez déjà confié avoir étudié les langues vivantes à l'université. Quelle est donc la place des langues dans votre parcours, comment vous les représentez-vous comme objets littéraires ?

D.L. : J'ai fait LEA [Langues Étrangères Appliquées[1]] anglais – allemand et dans le cadre de ces études, je suis parti six mois en Allemagne à l'Université de Mannheim.

L.S. : Vous avez un jour déclaré dans une entrevue sur France Culture que c'était en Allemagne que vous aviez découvert le théâtre… en langue anglaise ! Comment replacez-vous ce parcours plurilingue dans votre parcours personnel et professionnel,

[1] Études universitaires de deux langues étrangères dans une perspective professionnelle hors enseignement, comme le commerce, la traduction spécialisée, le tourisme, l'industrie…

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

puisque vous êtes devenu comédien, metteur en scène et dramaturge avant d'être romancier ?

D.L. : Quand je suis arrivé en Allemagne avec une camarade d'université, nous étions plusieurs étudiants à avoir obtenu une bourse permettant aux Français de partir à l'étranger. C'était avant l'invention du programme Erasmus. C'était le DAAD[2], jumelé avec l'OFAJ[3] qui mettait en place ce jumelage. Vingt-cinq étudiants français ont eu cette bourse et étaient rassemblés à l'Université de Mannheim, où nous avions un certain nombre d'heures de cours entre étudiants français. Mais je me suis dit : « Je ne suis pas venu en Allemagne pour passer mon temps avec des Français ». Le système universitaire allemand laissant la possibilité de s'inscrire à n'importe quel cours une fois qu'on est inscrit à l'université, j'ai voulu assister à des cours où je pensais qu'il n'y aurait aucun Français, et beaucoup d'Allemands.

Je me suis donc inscrit à un cours du département de *Romanistik*[4]. Je me souviens que l'intitulé du cours était « L'Orient dans la littérature et dans notre tête », et le prof se basait sur *Un barbare en Asie* d'Henri Michaux. Je me suis donc retrouvé avec des étudiants allemands à suivre un cours de littérature française. Et parmi tous ces étudiants allemands, deux sont devenus des amis et faisaient du théâtre. En Allemagne, il y a deux matières [à étudier à l'université]. Ils étaient aussi anglicistes et faisaient du théâtre en anglais, et ils m'ont proposé de les rejoindre. Je les ai rejoints. Et c'est comme ça que j'ai découvert le théâtre, moi qui avais très peu été au théâtre jusque-là, et qui n'avais jamais eu l'idée de le pratiquer… J'avais assisté à quelques pièces de théâtre, mais principalement dans un cadre scolaire. Quand j'étais en terminale, mon prof de français nous avait emmené voir *La Cerisaie* de Tchekhov, montée par Peter Brook à Kiev. [Voir cette pièce] avait été un choc pour moi : j'avais étudié *La Cerisaie* l'année d'avant et en classe, je n'avais pas compris grand-chose, je m'étais ennuyé. Avec Tchekhov, à la lecture, on a l'impression qu'il ne se passe rien. Et puis on le voit sur scène, monté par Peter Brook et le monde bascule, pendant la pièce, d'une époque à une autre. J'ai trouvé ça incroyable. Mais bon, ça n'avait rien déclenché de spécial chez moi. Deux ans plus tard, quand j'étais en Allemagne, j'ai commencé à faire du théâtre avec ces jeunes Allemands, et ce n'est pas allé bien loin parce que je suis reparti avant que le spectacle soit monté ! Je n'ai pas joué, mais je me suis dit qu'il y avait quelque chose là-dedans qui m'intéressait bien. Quand je suis rentré, j'ai fini ma licence de LEA, et j'ai commencé une école de théâtre.

L.S. : Malgré ces rendez-vous manqués avec le théâtre, tout se passe comme si c'était le détour par la langue doublement étrangère (l'anglais, mais en Allemagne !) qui vous avait permis l'accès à la scène, votre futur métier et premier espace de création.

[2]Le DAAD (*Deutscher Akademischer Austauschdienst*) est l'office allemand qui promeut les échanges universitaires entre l'Allemagne et l'étranger depuis 1925, et dont les membres peuvent être étudiants, chercheurs et/ou enseignants.

[3]L'Office franco-allemand pour la Jeunesse ou *Deutsch-französisches Jugendwerk* (OFAJ / DFJW), a été créé en 1964 suite au Traité de l'Élysée (traité d'amitié franco-allemande). L'organisme a pour objectif de renforcer les liens entre les jeunes populations des deux pays suite à la Seconde Guerre mondiale.

[4]Le terme *Romanistik* est davantage employé en allemand que « romanistique » en français, d'où l'emploi de ce terme par Denis Lachaud en allemand. Il s'agit des études romanes, qui regroupent l'ensemble des langues romanes : italien, espagnol, portugais, roumain, français, catalan…

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

Parliez-vous anglais et allemand dans un contexte extra-scolaire ? Vous êtes *a priori* monolingue de naissance…

D.L. : Je suis monolingue de naissance, complètement… Mon père vient de Dordogne, ma mère de Bretagne, ils n'étaient pas de grands voyageurs. Ils ne parlent pas, ni l'un ni l'autre, de langue étrangère. Ils en ont fait un peu à l'école, mais ce n'est pas pour autant qu'ils les parlent, les langues… Mais moi, ça m'a passionné tout de suite, dès le départ, dès la sixième, dès le premier cours d'allemand. Je pense que c'était vraiment la porte de sortie potentielle de la sphère familiale, la première porte de sortie vers un avenir où je construisais ma vie, moi !

L.S. : Ce rapport affectif à la langue dont vous parlez et que déploie *J'apprends l'allemand* est susceptible de favoriser l'identification de nombreux jeunes lecteurs, tous concernés très directement par l'apprentissage des langues étrangères, *a minima* dans un cadre scolaire. *J'apprends l'allemand* est un des rares romans à mettre l'enfant et le jeune en situation de penser une littérature véritablement plurilingue, éventuellement hétérolingue si elle mélange l'allemand, le français et parfois l'anglais dans le texte, comme vous le faites. On peut ainsi penser sa propre biographie langagière à travers le personnage d'Ernst. On peut faire son propre récit de soi à travers des langues qu'on parle tous les jours, à l'école ou chez soi, des langues qu'on a acquises, qu'on peine à maîtriser, que l'on a perdues, qu'on comprend parce que nos parents les parlent, comme les parents d'Ernst au cours d'une dispute, lorsque les enfants sont petits et que leur langue maternelle (et paternelle) au sens premier du terme leur est complètement étrangère. Finalement, le degré de maîtrise de la langue joue assez peu, comme Ernst qui passe d'une méconnaissance absolue de l'allemand à un bilinguisme réflexif, de la sixième à son installation en Allemagne, jeune adulte, lorsque sa connaissance métalinguistique est aiguë : il commente, traduit pour le lecteur, glose la propagande des panneaux publicitaires à proximité d'Auschwitz… Ernst, votre personnage, vous ressemble-t-il, en ce sens ? Ayant fait des études de Langues Étrangères Appliquées, vous maîtris(i)ez bien l'anglais, l'allemand…

D.L. : La formation de Langues Étrangères Appliquées n'est pas un parcours très ancien. Je suis rentré à la fac en 1983. Certes, LEA existait depuis quelques années, mais c'était très peu répandu. J'ai choisi cette voie par défaut : je ne voulais pas faire des études menant à l'enseignement. Dans les études d'anglais ou d'allemand littéraire, à part prof, je voyais que ça ne menait à rien d'autre. Ce n'est pas pour autant que LEA menait à quelque chose qui m'intéressait plus. Mais c'était plus ouvert, et cela repoussait la question de ce que je voulais faire plus tard. […] Aller étudier l'allemand ou l'anglais, pour moi c'était devenir prof. Et ça, c'était réglé, c'était non ! J'ai pris LEA pour repousser de deux ou trois ans puisque ça ouvrait sur le monde économique qui ne m'intéressait pas ; mais il y avait des potentialités, ce qui rassurait probablement mes parents aussi, parce que le fait que je fasse des langues ne les rassurait pas. Je sortais d'un bac scientifique, donc ils auraient plutôt voulu que je fasse une école d'ingénieur, par exemple. Je voulais faire des langues, mais en même temps, je ne savais pas ce que je voulais en faire, donc ce n'était pas très rassurant. Et puis finalement, ce fut du théâtre, ce qui était encore moins rassurant !

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

L.S. : Vous souvenez-vous de professeurs de langues qui vous ont marqué ? D'une certaine manière, tout enfant est plurilingue au sens large – c'est-à-dire en dehors de toute dimension de compétence communicationnelle effective – puisqu'il manie plusieurs langues dans le cadre scolaire. Et si tout enfant est plurilingue, c'est donc souvent, dans les pays *a priori* majoritairement monolingues, grâce à des enseignants.

D.L. : Ah oui ! Je me souviens de mes profs de langues – enfin, surtout d'allemand. Il y a ceci d'autobiographique dans *J'apprends l'allemand* que j'ai commencé à aller en Allemagne dès la cinquième, comme mon personnage [le jeune Ernst]. Nous avions une prof d'allemand très dynamique. Elle avait organisé un voyage, un échange dans une ville qui n'était pas du tout la ville avec laquelle la nôtre était jumelée. Donc cela n'avait rien d'automatique. C'était à Sarrebruck, comme dans le roman.

L'aspect « la prof organise un échange et c'est comme ça que ça déclenche des choses » ; ça oui, c'est autobiographique. À part cet élément, le roman ne l'est pas beaucoup… Il y a une scène très autobiographique, c'est la scène où le grand-père annonce qu'il a été gardien dans un camp de concentration. Ça, ça m'est arrivé. J'avais douze ans, c'était mon premier voyage en Allemagne, un voyage scolaire. À la différence que moi, j'avais une correspondante et pas un correspondant [comme Ernst]. Les parents de ma correspondante travaillaient l'après-midi et le système scolaire allemand étant fait comme il est fait, nous n'avions pas cours, nous allions déjeuner chez les grands-parents. Et un jour où j'étais seul avec le grand-père parce qu'il avait envoyé ma correspondante faire des courses et que sa femme faisait la vaisselle, il a profité de la petite fenêtre, là, pour me lâcher ça, de but en blanc.

Il m'a sorti des articles [de journaux], il avait été arrêté… Enfin, il avait d'abord été condamné à mort par contumace, puis arrêté. Gardien de concentration, de toute façon, ça signifie SS. C'est donc un choix. Il ne m'a pas dit « j'étais SS », il m'a dit « j'ai pas choisi, on m'a mis là… », enfin bref. De toute façon moi j'avais douze ans, je n'étais pas au fait de tout ça. J'ai juste écouté, je n'ai rien dit, j'étais un peu comme un lapin dans les phares ! Pour l'aspect autobiographique, ça s'arrête là parce que moi, je n'en ai jamais parlé, contrairement à Ernst dans le roman. Je ne sais pas si ma correspondante était au courant. Je ne sais pas quel était le récit familial.

L.S. : Oui, il aurait été délicat de dévoiler cette information en revenant chez les parents de votre correspondante ! Contrairement à Ernst, le jeune protagoniste de *J'apprends l'allemand* qui rapporte la scène à son correspondant, Ralf, ce qui conduit les deux amis à mener une véritable enquête en interrogeant, au cours de leur passage à l'âge adulte, tous les membres de leurs deux familles.

D.L. : Voilà. D'autant que la construction de cette famille allemande était beaucoup plus compliquée dans la réalité que dans *J'apprends l'allemand* : ma correspondante avait un nom juif, ayant un père juif, mort. La fille du SS [la mère de la correspondante de Denis Lachaud] avait donc épousé un juif, ce qui est assez courant. Il était mort et elle s'était remariée. Donc moi, j'avais affaire à un couple allemand, mais avec une fille qui ne portait pas le nom de son beau-père (ou père adoptif, je ne sais pas) et qui elle, portait un nom juif… et qui avait un grand-père SS ! C'était donc encore plus compliqué que dans *J'apprends l'allemand*, j'ai simplifié. Il y a très peu de parts [qui

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

sont] purement de l'ordre du récit de soi dans *J'apprends l'allemand*. Même le réel est simplifié, parce qu'il a dépassé la fiction.

L.S. : Cependant, le rapport aux langues, lui, recouvre une dimension intime qu'on ne peut imaginer qu'autobiographique. L'aspect à la fois affectif et sensuel de l'apprentissage des langues, de ce qu'il peut y avoir de grisant dans la découverte de l'altérité, *via* le langage, est profondément intime.

D.L. : Bien sûr. Quand on se lance dans l'écriture… *(il demeure pensif)* Mon sujet de départ dans *J'apprends l'allemand*, ce n'était pas du tout l'Allemagne, ni même les langues. Le sujet, l'idée dont je suis parti, c'était d'écrire un roman sur la place du silence dans l'héritage familial.

Très rapidement, je me suis dit qu'en plaçant ce thème dans une famille d'origine allemande, ce serait un boulevard pour moi, parce que j'avais beaucoup d'expériences intimes liées aux familles allemandes. J'avais une connaissance historique assez poussée ainsi qu'une expérience intime assez riche parce que j'ai été dans plusieurs familles, j'ai vécu différentes choses, parfois très fortes.

Plus tard, dans une autre famille allemande – j'avais alors 18 ans –, le père m'a expliqué être né en 1940 en Poméranie orientale. Son père était mort sur le front russe avant même sa naissance et sa mère avait obtenu [que soit envoyé chez lui] un prisonnier français du S.T.O., pour travailler à la ferme familiale. Et il m'avait dit : « Cet homme, ce Français, c'est à peu près la seule image de père que j'ai eue pendant quatre ou cinq ans. Après la guerre, il a disparu. Est-ce que tu veux bien le retrouver ? ». Et je l'ai retrouvé.

L.S. : Dans votre œuvre, la place des langues reste centrale, au-delà de votre enfance puis de votre jeunesse.

D.L. : C'est vrai. Mon nouveau roman [*Le Silence d'Ingrid Bergman*, publié en mars 2022 chez Actes Sud] parle encore d'apprentissage des langues. De même, quand j'ai préparé le roman *J'apprends l'hébreu* [2011], je suis parti en Israël pour faire une enquête sur le terrain, et je posais trois questions aux gens. La première était : « Quelle langue parlez-vous ? ». Et les deux autres portaient sur le territoire[5]. La langue, quelque part, précède toujours le territoire dans mon esprit.

L.S. : Dans *J'apprends l'allemand,* il y a le même aspect d'enquête sur le territoire réel et *via* le terrain langagier, des enquêtes presque journalistiques, que vous-même avez mises en œuvre dans votre vie lorsque vous avez recherché le Français du S.T.O.

D.L. : Oh l'enquête a été plutôt rapide. J'ai pris le bottin, il était dedans ! Il travaillait pour la mairie de Saint-Nazaire. *(rires)*

L.S. : Oh non, je me représentais une quête très littéraire, voilée de mystère…*(rires)* Saviez-vous s'il avait enseigné le français au petit Allemand qui avait voulu le retrouver quatre décennies après son S.T.O. ?

[5] Les deux autres questions étaient : « Quel est votre territoire et comment vous sentez-vous à l'extérieur du territoire ? Est-ce que votre territoire a changé en taille pendant votre vie ? ».

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

D.L. : Je ne peux pas vous dire… En tout cas, lui parlait très bien allemand. J'ai assisté à leurs retrouvailles. Comme il était à Saint-Nazaire, et les Allemands à Aix-la-Chapelle, j'ai proposé que ça se passe chez moi, à Paris, puisque c'était au milieu ! Ils s'y sont retrouvés. Cinq minutes après, c'est comme s'ils ne s'étaient jamais quittés. Et je sais qu'après, il est devenu un peu le grand-père de la famille allemande.

Le jour de ces retrouvailles chez moi, le vieux Français est arrivé en premier, avant les Allemands. Il était accompagné de toute sa famille, sa femme, un de ses enfants, ses petits-enfants… Il m'a raconté qu'il avait cherché cette famille allemande, mais qu'avec leur nom très courant, il n'avait aucun moyen de les retrouver. Il les avait quittés en Poméranie orientale, mais il ne savait pas s'ils étaient morts ou vifs, en RFA ou en RDA. C'était comme chercher un Éric Martin en France. C'était impossible. C'était assez touchant, il m'a expliqué qu'il allait dans les campings, chaque été, et demandait aux Allemands s'il connaissait cette famille…

Il m'a dit : « Il aurait pu me trouver facilement, je pense que sa mère avait mon adresse ». Là aussi, c'était compliqué : il y avait probablement eu une relation entre sa propre mère et le Français du S.T.O, à l'époque. Et sa mère était très pro-nazisme, donc j'imagine qu'elle n'avait pas envie de replonger dans toutes ces histoires après la guerre, ni de donner l'adresse du Français qui avait servi de père à son fils – son vrai père étant mort sur le front russe.

Son fils n'a pas dû oser demander à sa mère, et il a préféré me demander à moi. Lorsque les Allemands sont arrivés chez moi, ils se sont tout de suite parlé allemand, avec le Français. On était 45 ans après la guerre, et le Français parlait allemand, mais l'ancien petit Allemand qui avait voulu le retrouver en me faisant jouer les enquêteurs ne parlait *pas* français…

L.S. : …ou *plus* français, si pendant son S.T.O., le Français lui avait un peu enseigné sa langue. En tant que Français, c'était donc la deuxième fois que l'on vous faisait des confidences qui passaient, pour les Allemands, par le détour d'un locuteur d'une langue étrangère pour eux. Cette deuxième fois, vous aviez grandi et étiez moins sous le choc du mystère redoublé par l'altérité linguistique.

D.L. : Non, puisque le Français parlait très bien allemand, mais la maîtrise de cette langue était restée un secret pour ses proches ! L'ancien petit Allemand et le Français du S.T.O. se sont tombés dans les bras tout de suite et ils se sont parlé allemand. Toute la famille française a ouvert des yeux ronds en voyant leur père et grand-père parler allemand. Ils ne l'avaient jamais entendu parler cette langue. Cet épisode est tellement au-delà de tout que je ne l'ai jamais utilisé dans la fiction. C'est vraiment une de ces histoires où le réel dépasse la fiction. Et ce n'est pas uniquement pour préserver l'intimité des personnes concernées : j'aurais pu m'en servir en la transformant, comme je l'ai fait [pour le premier épisode de la confidence de l'ancien SS] dans *J'apprends l'allemand*.

De même, ce grand père qui m'annonce qu'il a été gardien dans un camp de concentration, ça a été un choc – d'un tout autre ordre bien sûr. Je crois que j'avais le sentiment, quand j'étais jeune et en Allemagne, de m'épanouir plus vite dans cette autre langue que dans la mienne et d'être d'une certaine manière plus ouvert, ou plus accessible…

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

D'une certaine manière, c'était plus facile : les gens me parlaient, me racontaient… Je comprenais peut-être étonnamment les choses par rapport aux autres Français de mon âge, donc ils me parlaient, me racontaient leur rapport intime à l'histoire, reliée à la France.

Toutes ces relations et ces récits ont bien entendu nourri l'écriture de *J'apprends l'allemand*, au-delà même de ce qui est conscient chez moi. Toute l'histoire de ce gamin [Ernst] est inventée. Je me suis servi de mes propres problèmes de vue, qui ont une place importante avec le personnage de l'ophtalmo qui devient un beau-père, par exemple, mais à part ça, c'est vraiment construit. […] Ce n'est pas du tout mon enfance, ce n'est pas du tout moi. Ce gamin a une capacité que je n'ai pas, celle de foncer dans les obstacles pour les faire exploser. Le réflexe qu'a Ernst face à la révélation du grand-père SS est d'aller rapporter cet aveu à son correspondant. Bien sûr, c'est un ressort dramatique dont j'avais besoin à ce moment de l'écriture. C'est la personnalité d'Ernst, c'est une capacité que je n'avais pas du tout. Enfant, je suis resté complètement pétrifié par cette histoire, jusqu'à *J'apprends l'allemand*. Je n'en ai même pas parlé à mes parents, à mon retour d'Allemagne avec le collège…

L.S. : …alors que la révélation aux parents de la famille d'accueil allemande est l'élément déclencheur de l'intrigue-enquête dans le roman. À sa sortie dans les années 1990, le lecteur de *J'apprends l'allemand* n'a pas forcément conscience du fait que le récit se déroule dans les années 1970 puis 1980, car il n'y a pas vraiment d'indication d'époque. Il n'y a pas de référence au Mur de Berlin, à la partition de l'Allemagne, par exemple… En lisant, le lecteur, *a fortiori* s'il est jeune et ignore en grande partie l'histoire allemande, peut penser que l'intrigue se déroule dans les années 1990 ou 2000, qu'il a éventuellement connues. En effet, on est confronté dans le roman à une dimension dont on ne parlait pas en France avant les années 1990, mais que vous avez découverte en avant-première pendant vos voyages d'adolescent et de jeune adulte en Allemagne : ce que les Allemands appellent la *Vergangenheitsbewältigung*, cette façon de surmonter le passé national-socialiste. Dans le roman, ce phénomène se matérialise par la nécessité de questionner les générations des parents et leur responsabilité dans leur implication effective dans le nazisme, par exemple…

D.L. : En France, on ne parlait pas vraiment du passé collaborateur avant les années 1980. En Allemagne, oui, on parlait sans cesse du nazisme dès les années 1970, cela était bien rentré dans les programmes scolaires. J'ai commencé à y aller [en Allemagne] en 1977-78, lors de ce fameux premier voyage scolaire où j'avais douze ans. Puis j'y suis allé chaque année, dans plusieurs familles, jusqu'au bac. Je ne me souviens pas particulièrement de cours auxquels j'ai assisté en Allemagne et qui parlaient de la Shoah, mais je me souviens qu'une autre correspondante, la fille de celui qui m'a demandé de retrouver le Français du S.T.O., lisait énormément de littérature sur les juifs. Elle se documentait beaucoup à ce sujet. Ce n'est pas un thème dont je parlais avec elle, mais c'est quelque chose qui manifestement la travaillait beaucoup.

L.S. : Et cette jeune fille n'était pas votre première correspondante ?

D.L. : Non… c'était la fille de celui qui m'a demandé de retrouver le prisonnier. Là, c'était dans une famille d'accueil plus tardive, quand j'avais 18 ans.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

L.S. : Cette régularité des échanges scolaires puis universitaires est assez rare pour quelqu'un de votre génération, né dans les années 1960.

D.L. : Pas pour moi : j'ai commencé les langues et un an plus tard, j'étais en Allemagne ! J'avais une relation assez forte avec la famille d'accueil avant mes 18 ans, mais la mère avait un cancer, ils n'ont plus pu m'accueillir. Puis, j'ai commencé à aller en Angleterre et c'est en Angleterre que j'ai rencontré cette jeune Allemande qui faisait partie du même système d'échange. Cette fois, c'était *via* une association, et elle m'a proposé de venir dans sa famille. Et ce père de famille m'a demandé de retrouver le Français du S.T.O.

L.S. : Ces rencontres ont été continuelles et bien plus complexes que dans *J'apprends l'allemand*, puisque dans votre propre itinéraire de jeune passionné par les langues étrangères, vous êtes passé par l'Angleterre pour vous retrouver une nouvelle fois en Allemagne, *via* la langue allemande parlée cette fois en Angleterre – et non l'inverse, comme quand vous aviez découvert le théâtre en anglais en Allemagne, dans le contexte de votre échange universitaire.

Je pense à la question du degré de maîtrise de ces deux langues, l'anglais et l'allemand, maîtrise habituellement attendue comme excellente et « courante » pour pouvoir parler de contexte véritablement plurilingue, et d'autobiographie plurilingue[6]. J'ai pourtant l'impression que lorsque l'ancien gardien de camp de concentration vous a révélé son passé, à vous, jeune Français de passage, il vous a dit tout cela en allemand, or vous avez pu tout comprendre. N'aviez-vous pas un niveau de langue remarquable pour un élève « monolingue » de douze ans ?

D.L. : Alors… j'ai compris, et en même temps, je pense que je n'ai pas tout compris. J'en ai un souvenir précis, mais je me souviens qu'il m'a sorti des articles de journaux, *etc.* Donc je suis sûr d'avoir bien compris quand même. Ce qui est étonnant, c'est que Sarrebruck est en Sarre, donc là-bas, ils parlent dans une sorte de dialecte. Très rapidement je me suis adapté à ça, ce qui les faisait beaucoup rire d'ailleurs, parce que je me suis mis à parler dans leur dialecte.

L.S. : Le dialecte représente une altérité à l'intérieur de la langue déjà étrangère…

D.L. : Oui ! Après, je suis allé à l'Université de Mannheim[7], ce qui fait que depuis, chaque fois que je vais en Allemagne, on me demande, en m'entendant parler allemand, si je viens du sud !

L.S. : Il vous arrive encore d'être pris pour un locuteur natif, malgré votre statut officiel de monolingue ? Ernst, dans *J'apprends l'allemand*, est très grisé par cette

[6] Notions développées par Claire Kramsch et explorées en littérature et auprès de ses étudiants d'anglais langue étrangère. Voir : Kramsch, Claire, *The Multilingual Subject,* Oxford University Press, Londres, 2009.

[7] Bade-Wurtemberg, *land* du sud-est de l'Allemagne, où la langue vernaculaire, outre le haut-allemand (*hochdeutsch*), est avant tout le palatin (*pfälzisch*), un des trois dialectes du francique rhénan (*rheinfränkische Dialekte*, notamment parlés en Alsace et en Lorraine). Rappelons, car il est important de le faire dans un contexte plurilingue, qu'il n'existe pas de critère linguistique permettant de différencier un « dialecte » d'une langue. Les dialectes étant très vivaces en Allemagne, on peut donc envisager que les locuteurs natifs de l'allemand y sont naturellement plurilingues, car outre le dialecte local, ils maîtrisent l'allemand standard (*hochdeutsch*) rapidement à partir de leur entrée à l'école, si ce n'est plus tôt, notamment *via* l'exposition aux médias nationaux.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

confusion, alors qu'il est uniquement francophone et apprend sa langue maternelle comme une langue étrangère.

D.L. : Plus maintenant. À présent, je vais rarement en Allemagne. Et quand j'y vais, c'est l'anglais qui me vient. D'accord, c'est normal, j'ai plus de pratique de l'anglais. Quand je reste un moment, au bout de deux ou trois jours, l'allemand commence à revenir. Cela fait quand même longtemps qu'on ne m'a pas pris pour un Allemand.

L.S. : Vous définiriez-vous comme plurilingue ?

D.L. : C'est compliqué parce que je n'ai pas une vie plurilingue. Je m'en sers rarement [des langues étrangères]. Quand on pratique peu, on s'appauvrit vite, même si la langue revient assez rapidement. Il me paraîtrait un peu présomptueux de me définir comme plurilingue. J'ai toujours été intéressé, voire passionné par les langues étrangères. Quand j'étais en Allemagne, à l'université, une de mes stratégies pour rencontrer des Allemands, c'était d'apprendre une nouvelle langue. J'ai commencé à apprendre le suédois par exemple, pour me faire des amis ! [Le fait de passer par une tierce langue] est une stratégie d'insertion, d'immersion.

Louise Sampagnay parle d'autres auteurs plurilingues aux écrits davantage autobiographiques : Elias Canetti, qui est régulièrement un objet d'études pour les études portant sur le plurilinguisme littéraire, et dont l'allemand a été la langue d'élection pour écrire l'ensemble de son œuvre prolifique, alors même que cette langue n'arrivait dans sa vie qu'en cinquième position[8]*, à l'âge de huit ans, et malgré le fait que le prix Nobel de littérature ait passé la plus grande partie de sa vie en Angleterre, mais reste associé à la littérature autrichienne.*

En entendant parler de Canetti et de Hugo Hamilton, auteur germano-irlandais contraint de parler exclusivement allemand (la langue de sa mère) et gaélique irlandais (la langue de son père[9]*) dans un contexte anglophone dans les années 1950 et 1960 à Dublin, Denis Lachaud se rend soudainement compte que sa propre famille a des racines plurilingues, et qu'il ne représente que la première génération monolingue. Il avait pourtant complètement éludé le sujet au début de l'entrevue, en affirmant sans hésitation que ses parents ne parlaient que le français.*

D.L. : Attendez, je me rends compte que oui, c'est un peu ça dans ma famille ! Non pas pour le côté militant pour la langue [comme le père de Hugo Hamilton], mais pour les langues en voie de disparition… Ma mère étant bretonne, elle comprenait le breton ; et mon père de Dordogne parlait l'espagnol, enfin un patois… mais j'étais constamment face à des grands-mères qui parlaient d'autres langues. Ça me vient,

[8] Après le judéo-espagnol (ou Ladino), le bulgare (Canetti est né dans l'actuelle Bulgarie en 1904, alors dans l'empire austro-hongrois), l'anglais (la famille a très tôt émigré en Angleterre) puis le français (langue de la bonne d'enfants puis de quelques séjours en France puis à Lausanne, avant l'installation en terrain germanophone à Zurich puis à Vienne). Se reporter en particulier au premier tome des écrits autobiographiques de Canetti pour plus d'informations sur ce parcours plurilingue : Canetti, Elias, *La Langue sauvée. Histoire d'une jeunesse* [*Die gerettete Zunge. Geschichte einer Jugend*] (traduction de Bernard Kreiss) [1ère éd. : 1977], Albin Michel, Paris, 2005.

[9] Le père de Hugo Hamilton, Seán Ó hUrmoltaigh, était un activiste politique pour qui l'irlandais, la langue nationale et première langue officielle de la République d'Irlande depuis la fondation de l'État libre en 1922, devait *in fine* anéantir l'anglais sur l'île. Se reporter aux mémoires de Hamilton : Hamilton, Hugo, *Sang Impur* [*The Speckled People*] (traduction de Katia Holmes), Phébus, Paris, 2004 ; et Hamilton, Hugo, *Le Marin de Dublin* [*The Sailor in the Wardrobe*] (traduction de Katia Holmes), Phébus, Paris, 2006.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

en vous entendant parler de ces auteurs. Ma grand-mère parlait breton mais elle ne me parlait qu'en français, oui. Mais je sais qu'une génération avant, c'était plus compliqué : mon arrière-grand-mère parlait plus le breton que le français. Et il y a une déperdition de génération en génération. Ma mère comprend le breton, mais ne le parle pas. De la même façon, ma grand-mère en Dordogne s'exprimait en patois avec des habitants de son village.

L.S. : Si c'était en Dordogne, ce devait être un dialecte de l'occitan[10]. Il est remarquable que vous ayez oublié cette diversité linguistique au sein même de votre famille, et sans l'identifier comme partie intégrante d'une intimité plurilingue. Et vous compreniez l'occitan ?

D.L. : Non. Je connais certains mots parce que comme dans tous ces endroits où il y a une autre langue, ça transpire dans la langue française. Donc il y a des mots qui ont été employés comme ça, au milieu du français, et que je connais en contexte. Et pareil pour le breton.

L.S. : C'est intéressant parce que le breton et l'occitan ont longtemps été interdits à l'école. La transmission des langues dites régionales bien sûr, mais même le fait de les parler entre enfants. L'interdit peut aussi être transféré à la maison : certains parents interdisaient de parler breton à leurs enfants par exemple, parce que c'était vécu comme quelque chose de honteux, qui rappelait la pauvreté voire un passé de misère, car les derniers locuteurs du breton se trouvaient parmi les couches les plus pauvres de la population. Il y avait une sorte de glottophobie intégrée[11].

D.L. : Oui, il n'y a pas d'interdit [explicite] dans ma famille. Mais il n'empêche que ma mère n'a jamais parlé breton. Quand j'y pense, chez Ernst [dans *J'apprends l'allemand*], c'était un peu la même dynamique mais sur un mode plus interdit, vraiment coercitif. Et lui décide de l'apprendre à l'école, l'allemand… En allant à l'encontre de l'interdit actif de ses parents.

Je n'avais jamais pensé à ce phénomène ! Mais c'est intéressant ce renversement : même si éventuellement il n'y avait pas d'interdit familial au niveau des langues, il y avait un interdit sociétal, social, à la fois chez ma mère et chez mon père, de parler une langue, enfin d'apprendre même la langue de leurs parents !

Mon père parlait patois, beaucoup plus que ma mère le breton. Ils ont tous deux été des produits de cette époque où pour construire la République française, en gros, dans le système scolaire, on a interdit aux enfants de parler dans le patois ou les langues

[10] De l'occitan limousin ou du languedocien ; le glossonyme « patois » est péjoratif et tend à effacer la spécificité et l'éventail de la diversité à l'intérieur de la langue occitane. Comme pour l'ensemble des langues dites « régionales », c'est dans ce contexte qu'il faut comprendre l'emploi préférentiel, par les institutions de la III^e^ République, du terme « patois » plutôt que du véritable glossonyme. Voir à ce sujet le travail sur l'imaginaire monolingue de l'État-nation chez Louis-Jean Calvet dans l'article synthétique ci-dessous, ou, dans une perspective transnationale, l'ouvrage *The Invention of Monolingualism* de David Gramling : Calvet, Louis-Jean (2016), « Pratiques des langues en France. Oui, mais de quoi parlons-nous ? », *Langage & société*, n° 1, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, p. 39-59 ; et Gramling, David, *The Invention of Monolingualism,* Bloomsbury, Londres, 2016.

[11] Voir à ce sujet les travaux de Philippe Blanchet : Blanchet, Philippe (2018), « Entre droits linguistiques et glottophobie, analyse d'une discrimination instituée dans la société française », *Les cahiers de la LCD*, vol. 7, n° 2, L'Harmattan, Paris, p. 27-44.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

comme le breton. Peut-être que j'ai voulu renverser quelque chose par rapport à cela ? Je n'ai jamais émis cette théorie jusqu'à présent…

L.S. : En fait, pour poursuivre sur l'exemple du breton : si on parlait breton, cela voulait dire qu'on ne parlait pas français aux yeux de l'institution scolaire de la Troisième République – ce qui, en réalité, n'est pas fondamentalement vrai, puisque deux langues peuvent très bien cohabiter, notamment en contexte colonial. La peur était donc pour certains parents de freiner l'avancement social des enfants s'ils continuaient à parler breton. Mais en France, en général, c'est surtout l'école qui a proscrit activement les langues régionales. Pour un roman de 1998, réédité en littérature jeunesse, il est central en tout cas de montrer aux jeunes que peu importent les langues, il n'y a rien d'exceptionnel à être plurilingue, et d'une certaine manière tout enfant l'est, ne serait-ce qu'en étant confronté à l'apprentissage même incertain, tâtonnant et partiel des langues étrangères à l'école.

D.L. : Oui, c'était vraiment l'idée que j'ai essayé de mettre en pratique dans le roman : ni le plurilinguisme, ni l'homosexualité ne sont exceptionnels.

L.S. : Peut-être faut-il, en effet, cesser de dire que le plurilinguisme est un phénomène exceptionnel, comme pour l'homosexualité dans le roman, et vous semblez faire un lien entre ces deux non-exceptions, traitées sur un mode incidentel : le jour où on ne se dira plus « tiens, un tel est homosexuel » ou « tiens, il parle chez lui une autre langue que la langue majoritaire », peut-être que les représentations notamment déployées en littérature auront fait évoluer l'étonnement premier du sujet monolingue et hétéronormé[12], type représenté par Max, le frère aîné d'Ernst dans *J'apprends l'allemand*, qui veut rester fermement Français, en accord avec le refus de son identité allemande imposé par ses parents. Que pouvez-vous dire du choix des prénoms Max et Ernst, justement ? Les deux frères sont en opposition constante dans le roman, de leur rapport aux langues étrangères en passant par leurs aspirations et leur personnalité. La référence au peintre Max Ernst était-elle délibérée ?

D.L. : Je l'ai fait exprès, car je trouvais amusant que des parents qui veulent avoir oublié leur langue aient choisi Max Ernst sans y prendre garde, inconsciemment. Max Ernst est une espèce de figure un peu rebelle, dans la peinture en tout cas, à son époque, et ça me paraissait intéressant, ces parents qui veulent tracer un trait sur le passé et qu'il y ait des choses comme ça, qu'ils construisent mais qui leur échappent. Peut-être pour élargir un peu, ce que je veux vous dire, c'est que je me souviens que pendant une discussion avec mon éditrice, elle m'a dit : « Tu écris toujours sur l'enfermement ». Et c'est vrai que la question de la limite, par exemple, est quelque chose qui m'intéresse beaucoup, de même que la question de la frontière, qui est une limite.

L.S. : Il n'y a qu'un mot en allemand pour dire la frontière et la limite, « *die Grenze* ».

D.L. : Tout à fait ! Et je me souviens très bien du jour où, pour la première fois de ma vie, j'ai passé la frontière, je suis allé en Allemagne, à douze ans. J'ai été sidéré.

[12] Pour la prévalence des représentations hétéronormées à l'école, voir notamment : Mercader, Patricia ; Carbonne, Natacha (2014), « Identités hétéronormées à l'école : catégorisations contraintes et jeux interstitiels », *Nouvelle revue de psychosociologie*, n° 1, Érès, Toulouse, p. 135-150.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

Le passage m'est apparu tout de suite comme une espèce de convention. En fait, c'était la convention de la frontière, l'idée qu'on arrive à Forbach [à la frontière entre la Lorraine et l'Allemagne], il fait gris, on passe la frontière, on arrive à Sarrebruck, c'est toujours au gris, c'est le même ciel. Et pourtant tout a changé dans le paysage, ce n'est plus la même architecture. Les maisons sont différentes, les voitures, les feux rouges… C'est les mêmes voitures, mais il y a beaucoup plus de Volkswagen, beaucoup moins de Peugeot. Dans le passage, il y a quelque chose qui apparaît immédiatement sur la convention culturelle quand on pense passer une frontière.

Je suppute aussi, mais j'ai l'impression que je suis enfermé à l'intérieur des frontières de la France quand j'écris sur un sujet franco-français. Alors que si c'est ouvert sur d'autres choses et sur d'autres pays, ça fait exploser les frontières, d'emblée. Et il y a donc une liberté potentielle un peu plus grande. De même, je me suis aperçu que beaucoup de mes romans partent, finissent sur l'idée d'un départ : il faut partir.

L.S. : « L'argent de l'héritage me laissera le temps. » [La dernière phrase de *J'apprends l'allemand,* pensée par Ernst suite à la mort de son père et à l'aune d'un grand voyage.]

D.L. : *(rires)* Le deuxième, *La Forme profonde* [2000]*,* se termine dans une grande roue. Une grand-mère y fait promettre à son petit-fils de partir, car elle n'est jamais partie, n'a jamais quitté sa ville. Le quatrième roman, *Le Vrai est au coffre* [2005] se termine en Espagne. Le cinquième, *Prenez l'avion* [2009], se finit en Israël. Puis le sixième, *J'apprends l'hébreu* [2011] se passe en Israël… Et le dernier [*Le Silence d'Ingrid Bergman*, 2022] tourne autour de l'apprentissage du danois, et se termine avec un personnage qui a déménagé au Portugal et qui vient rendre visite à sa mère.

L.S. : Vous venez d'évoquer l'image du ciel gris, identique des deux côtés de la frontière et qui fait prendre conscience du caractère arbitraire de la limite, tracée par le hasard de l'histoire et des décisions politiques, des batailles, de la géographie. Le seul fait de parler une langue, précisément, est politique et arbitraire – même dans un contexte glottopolitique simple. On fait de la langue un fait pur, avec des institutions visant à préserver son unicité, sa pureté, comme l'Académie française qui serait garante du français dans le monde. Pourtant, une langue est toujours en mouvement et échappe, par ce qu'en font ses locuteurs, aux normes. Si on ne choisit jamais sa ou ses premières langues, quand on est linguiste et qu'on apprend les langues étrangères, cela peut être une vraie liberté de choisir, comme peut l'être une sexualité *queer*, thème par lequel nous avons commencé spontanément l'entrevue.

D.L. : C'est relié, je pense. Dans ma vie, sur le plan politique, j'ai ressenti la nécessité de faire exploser les conventions ou ce qu'on attendait de moi, à la fois dans la sexualité et en choisissant les langues, le départ, l'étranger. J'en ai parlé de façon vraiment reliée. Faire découvrir à Ernst sa sexualité *à l'étranger*, commencer à la vivre *ailleurs,* jeune adolescent, me paraissait tout à fait logique, d'une certaine manière, dans la fiction.

L.S. : L'idée de la frontière est souvent représentée dans la littérature allemande de la seconde moitié du XX^{e} siècle. Par exemple, Christa Wolf, la plus célèbre autrice de RDA, utilise la même image que vous. Elle fait paraître en 1963, *Der geteilte Himmel / Le Ciel partagé* [ou « divisé », dans la seconde traduction de 2009], à peine deux ans après la construction de cette frontière particulièrement arbitraire et brutale qu'était

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

le mur de Berlin en 1961, et dont on ne peut pas manquer, dans le titre de Wolf, la référence. Le mur, et plus généralement le Rideau de fer ont donné lieu à ce que les Allemands appellent *die Mauer in den Köpfen,* ce « mur dans les têtes », résultat de plus de quatre décennies de partition de l'Allemagne. Le changement de culture et de rapports entre les êtres induit aussi l'idée très concrète de se chercher une autre famille à l'étranger dans *J'apprends allemand*, notamment parce que le cercle familial d'Ernst se délite pendant qu'il est en Allemagne : lorsqu'il rentre à Paris d'un de ses séjours allemands dans sa famille de substitution où, jeune adolescent, il accède à une sexualité homosexuelle en même temps que son correspondant allemand, ses parents ont divorcé.

Vous avez déclaré à propos de *J'apprends l'allemand* et de *J'apprends l'hébreu* : « La langue étrangère est l'occasion d'immerger mes personnages dans un autre monde, presque dans une autre personnalité ». N'est-ce pas également une définition du multilinguisme comme thème en littérature, et pas forcément comme mélange hétérolingue[13] des langues dans le texte – même si vous mélangez visuellement les langues, notamment un allemand scolaire, dans *J'apprends l'allemand* ? Avez-vous une autre personnalité dans la langue de l'autre, même au sein de l'espace autobiographique d'une œuvre de fiction ? Inversement, les langues possèdent-elles des personnalités propres dans votre œuvre ?

D.L. : Votre question m'évoque l'idée suivante : il y a quelque chose dans le fait de passer par une préoccupation des langues dans la fiction qui me permet d'échapper à moi-même, à des choses qui, peut-être, seraient des freins pour moi si je demeurais dans des sujets franco-français. Le fait de parler d'autres langues et de les montrer dans le texte, de passer par cette espèce de liberté me donne le sentiment de m'ouvrir à l'étranger, et j'ai aussi voulu utiliser ce sentiment en fiction. Il m'est arrivé d'écrire des livres qui n'évoquent rien d'une langue étrangère, et ce n'est pas la même sensation. Pour moi, dans l'écriture, il y a quelque chose de plus fermé si le thème des langues est absent. La thématique des langues est une ouverture, elle permet bien sûr d'ouvrir sur d'autres imaginaires où les langues ont l'importance d'un personnage. En permettant à l'écriture de puiser dans des réservoirs de cultures et de rapports sociaux différents, les langues deviennent des personnages.

[13] Pour le concept d'hétérolinguisme, le mélange effectif des langues dans un texte, voir notamment la thèse de doctorat de Myriam Suchet ainsi que les travaux fondateurs de Rainier Grutman : Grutman, Rainier, *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*, Fides-CÉTUQ, Québec, 1997 ; et Suchet, Myriam, *Textes hétérolingues et textes traduits : de « la langue » aux figures de l'énonciation,* thèse de doctorat sous la direction de Martin Allor, Paul Bandia, Jean-Marc Moura et Joëlle Prungnaud, Université Concordia, Montréal, 2010.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205